5

CENTENAIRE DE M. CHEVREUL.

31 AOUT 1886.

DISCOURS

PRONONCÉS

AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE.





PARIS,

GAUTHIER-VILLARS, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

DES COMPTES RENDUS DES SÉANCES DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES,

Quai des Augustins, 55.

1886

CENTENAIRE DE M. CHEVREUL.

31 AOUT 1886.

DISCOURS

PRONONCÉS

AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE.

Discours de M. Fremy,

DIRECTEUR DU MUSÉUM.

Cher et illustre Maitre,

Pour fêter dignement votre glorieux centenaire, les professeurs du Muséum, devançant l'avenir, vous présentent cette statue qui répond si bien aux sentiments des illustrations en tous genres réunies ici pour donner à cette fête scientifique le caractère d'une grande solennité nationale.

La statue a été exécutée par M. Guillaume, notre éminent artiste, qui n'a jamais été mieux inspiré, et qui ajoute un chef-d'œuvre à tous ceux qu'il a produits.

M. le Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes a voulu s'associer à l'hommage qui vous est rendu, en nous prêtant un concours généreux dont nous lui sommes profondément reconnaissants.

C'est dans ce Muséum que vous avez fait toutes les admirables découvertes qui ont entouré votre nom d'une si grande et si éclatante renommée.

C'est également au Muséum que vous avez créé ce cours si vaste et si profond qui ouvre à la Science des horizons nouveaux.

Rattachant à votre enseignement l'Agriculture, l'Industrie, l'Hygiène, vous avez montré, avec l'autorité qui n'appartient qu'à un des fondateurs de la Chimie moderne, toute l'étendue et la portée de notre Science.

On comprend bien que je ne saurais avoir la prétention de donner ici un aperçu, même sommaire, de votre œuvre scientifique.

Tout le monde en connaît l'immensité ; vos découvertes sont inscrites à toutes les pages de l'histoire de la Chimie.

Quel est celui d'entre nous qui pourrait se vanter de n'avoir rien emprunté à vos travaux ? nous sommes tous vos élèves.

Avec votre génie d'observateur incomparable, vous avez fait éclater aux yeux de tous cette grande vérité : c'est qu'aucune observation scientifique ne devient une découverte réelle qu'autant qu'elle a subi le contrôle rigoureux de l'expérience.

Ce contrôle expérimental, qui est la preuve de l'observation, vous l'avez poursuivi pendant bien des années et avec une persévérance infatigable ; vous comptiez que le temps, cet auxiliaire indispensable des grandes choses humaines, ne vous manquerait pas pour achever votre œuvre : cette attente n'a pas été trompée. La destinée vous devait bien cette faveur de la prolongation de l'existence, en raison des travaux mémorables dont vous aviez en vue l'accomplissement.

Comment ne pas rappeler que, tout en arrivant à la solution des problèmes les plus difficiles suivis dans leurs détails les plus minutieux, vous avez su toujours conserver cette réserve modeste qui est l'apanage des esprits éminents ? Vous avez mis en pratique la maxime de Malebranche, qui sert d'épigraphe à plusieurs de vos ouvrages : « Il faut tendre à l'infaillibilité sans jamais y prétendre. »

Le grand caractère de votre œuvre scientifique, qui suffirait pour la consacrer éternellement, est que tout en reculant les limites de la Science, vous avez en même temps reculé celles de l'Industrie.

Vos travaux si glorieusement légendaires sur les corps gras, les matières colorantes et sur tant d'autres sujets du même ordre, offrent des modèles d'observation originale et de précision qui n'ont jamais été dépassés.

Ils ont donné lieu à des applications dont l'utilité pratique et les avantages sont universellement reconnus.

La révolution qui s'est opérée dans notre ancien mode d'éclairage, c'est à vous qu'on la doit.

La fabrication lyonnaise, celles de l'Alsace et de la manufacture des Gobelins vous sont redevables de leurs principaux perfectionnements.

Ces progrès de l'industrie ont été les conséquences les plus directes de vos grandes découvertes sur les cercles chromatiques et sur le contraste simultané et rotatif des couleurs.

Mais à quoi bon insister sur les services rendus par vous à l'industrie, quand ils sont suffisamment attestés par la présence des éminents fabricants réunis ici, qui ont voulu prendre part à cette fête et vous offrir le témoignage public de leur admiration et de leur gratitude ?

Ils n'ont pas oublié que les résultats de vos découvertes, traduits en sommes incalculables, ont toujours été abandonnés par vous au public, avec un désintéressement qui n'est pas, permettez-moi de vous le dire, un des côtés les moins élevés de votre caractère.

Quant à nous, membres de cette vieille famille du Muséum, pouvons-nous ne pas rappeler que votre direction a laissé des souvenirs qui ne s'effaceront jamais ?

Lorsque notre établissement était menacé par un essai de reconstitution d'un régime administratif rétrograde, vous avez défendu, avec l'autorité de votre talent et la fermeté de votre conscience, l'autonomie du Muséum qui a exercé une si grande influence sur son développement.

Vous avez fait acte de patriotisme énergique dans les circonstances douloureuses que nous avons subies.

Lorsque nos trésors scientifiques étaient exposés à la destruction, lorsque des bombes arrivaient dans nos galeries et presque dans le logement que vous occupiez, vous êtes resté vaillamment à votre poste dangereux, et vous avez fait placer dans nos archives l'inscription si tristement historique qui rappelle le bombardement du Muséum.

C'est bien dans un établissement dont vous êtes la gloire impérissable que votre statue devait être érigée ; nous sommes fiers de la posséder.

Elle est vouée à une immortalité certaine, étant la plus noble représentation du véritable savant, proclamé dans le monde entier comme le premier chimiste de son temps, et qui a consacré sa vie centenaire à la recherche de la vérité, cette base éternelle de la science.

Nous léguons avec confiance cette statue au respect et à l'admiration de la postérité.

Discours de M. Jules Zeller,

PRÉSIDENT DE L'INSTITUT.

Monsieur Chevreul,

Cette journée célébrée en votre honneur paraissait devoir être seulement pour l'Académie des Sciences une fête de famille ; la générosité intelligente de la grande cité parisienne, la présence de notre actif et dévoué Ministre de l'Instruction publique, la participation de nos jeunes Sociétés patriotiques, enfin les adresses et les honneurs de toutes sortes qui vous ont été depuis un an décernés de partout, hier encore, de Belgique, d'Italie, de la Suède, des Pays-Bas, de la Saxe et d'ailleurs, en ont fait pour nous plus encore qu'une fête nationale. Aussi l'Institut tout entier reprocherait-il à son président actuel de ne pas venir, en son nom, ajouter les hommages de ses cinq classes à tous ceux que vous avez déjà reçus et que vous recevrez encore. Quel honneur, et bien mérité, Monsieur Chevreul, pour vous et pour la Science à laquelle vous avez voué votre vie, que cette unanimité des félicitations et des vœux qui, franchissant même les frontières, est arrivée, en ce jour, jusqu'à cette statue, chef-d'œuvre de l'art, qui vous fera revivre aux yeux de nos descendants!

Après tant de grades et de titres divers que vous aviez facilement conquis ou qui étaient venus à vous, il n'est pas jusqu'au grade étranger, qui vous a été récemment conféré, de docteur en médecine, auquel ce concours universel d'admiration, qui cherche toutes les manières de s'exprimer, ne donne aussi son prix. Docteur en médecine, Monsieur Chevreul, pourquoi pas? Vos confrères éminents de l'Académie des Sciences pourraient dire beaucoup mieux que moi comment vous l'avez mérité.

Vos belles recherches sur les substances, comment dirai-je? graisseuses, n'ont-elles pas conduit à la connaissance de toute une catégorie de corps, qui jouent un rôle si important dans les organismes vivants? N'ont-elles pas servi de base à des études toutes nouvelles de Physiologie et, par conséquent, puissamment aidé même aux progrès du grand et difficile art de guérir, qui ne saurait se passer du concours d'aucune Science?

Il me convient peut-être mieux d'attribuer cet honneur qui vous a été rendu à la pratique de cette constante et virile hygiène du travail qui entretient vraiment les forces conservatrices de la vie, à cette sérieuse joie

des découvertes faites et des succès croissants qui prolonge la jeunesse heureuse et la belle humeur si féconde; enfin, à la noble et salutaire conscience d'avoir honoré son pays et fait à l'humanité un peu de ce bien qui mérite, en effet, qu'on vive longtemps pour elle. Voilà, Monsieur Chevreul, la belle et grande médecine faite pour des hommes comme vous. C'est grâce à elle que, non seulement vous avez vécu, mais que vous avez enseigné le moyen de vivre longtemps pour être utile. Car, que serait la longueur de la vie pour l'individu, si elle ne servait pas aux autres et, s'il est possible, à tous? Voilà les hautes qualités que les savants de tous les pays avec nous ont proclamées et reconnues en vous; et, s'ils ont voulu prouver aussi par là que la Science, qui appartient à tous, n'a pas de patrie exclusive, vous leur avez heureusement montré aussi par vos actes, Monsieur Chevreul, que les savants n'oublient jamais qu'ils en ont une. C'est pourquoi, aujourd'hui, dans cette magnifique salle où tant d'étrangers et de Français se sont donné rendez-vous pour vous honorer dignement et où viendront vous rendre hommage les flots pressés d'une jeunesse si sensible à la grandeur intelligente, nous sommes si justement fiers que notre *grand vieillard* aussi à nous, dans la Science, celui qui s'était modestement appelé le doyen des étudiants de France, soit élevé par des acclamations unanimes à la promotion nouvelle, qui n'étonnera pas ses cent années révolues, de doyen des étudiants et des savants des Universités et Académies de tout le monde civilisé.

Discours de M. Janssen,

au nom de l'Académie des Sciences.

Illustre et très honoré Confrère,

Au milieu d'un si grand concours de témoignages d'admiration et de respect, permettez au représentant de l'Académie des Sciences de venir vous féliciter en son nom.

L'Académie a tenu une si grande place dans votre vie, vous êtes uni à elle par des liens si anciens, si puissants et si doux, que notre hommage n'est sans doute pas celui qui vous touchera le moins.

Cet hommage, du reste, n'est qu'un écho de ceux que vous receviez naguère au sein même de l'Académie.

C'est que, jaloux de n'être devancés par personne dans l'accomplissement

d'un devoir si cher, nous avons fait comme ces fils pieux qui s'y prennent dès la veille pour apporter l'expression de leurs sentiments et de leurs vœux.

Vous vous rappelez encore ces touchantes séances, les allocutions de nos éminents Présidents qui surent définir avec tant d'élévation et de bonheur le caractère de notre hommage et la grandeur de vos mérites, l'écho que ces paroles rencontraient dans toute l'assemblée, l'empressement de tous à vous entourer et à vous féliciter. Mais je dois avouer que, dans le plaisir de vous exprimer nos sentiments pour vous, se mêlait un peu d'égoïsme. Nous aimions à penser que, dans cette incomparable carrière, le rôle de l'Académie n'avait pas été sans utilité et que ces sentiments d'affection et d'admiration que vous avez toujours rencontrés chez nous avaient peut-être contribué à vous attacher sans partage à la Science pure, alors qu'il vous eût été si facile et sans doute si fructueux de vous en faire un instrument.

Si nous ne nous abusons, si cette Académie, qui vous doit tant, a quelque chose à son tour à revendiquer dans votre gloire, cela est beau pour elle, mais en même temps nous devons y voir un côté de l'utilité des Académies qui n'a pas été assez remarqué. On a insisté avec raison sur le rôle de ces corps pour provoquer des travaux, exciter l'émulation, enregistrer les découvertes; on n'a peut-être pas assez considéré l'influence morale qu'elles exercent sur ceux qui leur appartiennent.

L'homme supérieur qui se voue aux études élevées et solitaires a besoin d'un cercle d'esprits pour en communiquer. Ce commerce sur les objets de nos méditations et de nos pensées est un besoin inéluctable de notre nature. Or une Académie réalise précisément ce cercle indispensable.

Là l'homme de génie se sent compris, admiré, excité. Livré à lui-même, il se fût peut-être découragé et abandonné à la pente facile qui fait glisser des hauteurs de la théorie pure aux applications fructueuses.

Dans le grand courant, le génie est trop souvent sollicité à descendre; dans une Académie, au contraire, plus il monte, plus il s'élève, plus il est admiré et applaudi.

Dans ces Sociétés d'élite, il s'établit très vite un niveau moral supérieur. Après l'admiration qui est réservée au génie, on n'accorde l'estime qu'aux travaux consciencieux, aux recherches approfondies, aux études élevées.

Enfin on veut que le mérite, si grand qu'il soit, se contienne toujours dans ce cadre de naturel, de simplicité et de modestie que la confraternité exige, et qui donne aux rapports un si grand charme.

En définissant ainsi ce côté du rôle des Académies, je ne fais que formuler ce que vous nous avez enseigné par l'exemple, et si votre autorité est si

grande parmi nous, c'est que vous nous avez offert le modèle de ces vertus académiques.

Oui, cher et vénéré Confrère, l'Académie est fière de vous. Elle applaudit aux honneurs qu'on vous rend et que, mieux que personne, elle sait si mérités.

C'est à elle qu'il appartient de vous dire que, si la Science vous dresse aujourd'hui un si beau piédestal, c'est que vous l'avez toujours aimée pour elle-même, et que vous n'avez jamais pensé à vous en faire un marchepied.

Vénéré Confrère, vous vous nommez vous-même, et, selon moi, avec un grand bonheur d'expression, le Doyen des étudiants de France (vous voyez par l'assistance que vous avez beaucoup de condisciples) : c'est sans doute que vous voulez nous apprendre que nous devons toujours étudier, que notre éducation intellectuelle n'est jamais terminée, et que plus on s'élève dans l'étude de la Nature, plus on sent son ignorance et le besoin de se remettre à son école. Peut-être avez-vous voulu, en jetant un regard complaisant vers vos jeunes années, exprimer que c'est encore à l'âge des ardeurs généreuses et des belles illusions que se trouve le moment du bonheur le plus réel de la vie! Pour moi, je voudrais y voir la pensée d'offrir votre belle carrière en exemple à notre savante et généreuse jeunesse. Je ferais le vœu qu'à son tour elle s'attachât à en comprendre tous les enseignements, tous les mérites, et prît la noble tâche de vous imiter. Alors je serais plein de confiance dans l'avenir, bien sûr que de nouvelles gloires seraient promises à l'Académie et un nouveau lustre préparé à notre chère patrie.

C'est surtout à cette chère jeunesse que nous avons voulu offrir cette statue. Elle est due à un grand artiste. Tout improvisée qu'elle soit, elle promet une belle image de votre personnalité intellectuelle et morale. Nous saurons la rendre durable. Considérez-la comme un hommage de la nation tout entière. Elle est un signe sensible de cette immortalité qui a déjà commencé pour vous et dont nous vous souhaitons de jouir longtemps encore.

Discours de M. Broch,

correspondant de l'Institut,
délégué des universités et des académies des sciences des trois royaumes scandinaves.

Cher et vénéré Maitre,

Les Universités d'Upsal, de Copenhague, de Lund et de Christiania, ainsi que les Académies des Sciences de la Suède, du Danemark et de la Norvège, m'ont délégué pour vous présenter leurs hommages et leurs félicitations à l'occasion de votre centenaire. L'Académie royale des Sciences de Danemark salue en vous un membre associé depuis cinquante-trois ans. L'Académie royale des Sciences de la Suède honore en vous le collaborateur et l'ami intime de Berzelius, associé de l'Institut de France, l'illustre savant qu'elle se glorifie d'avoir eu pour secrétaire perpétuel.

Nous tous, délégués des Académies étrangères, nous saluons en vous le doyen et le maître de tous les savants, qui a pu suivre le développement de la Chimie depuis ses premières fondations comme science exacte, et qui a pu y contribuer si puissamment.

Jusqu'à un âge que les hommes atteignent rarement, vous avez conservé toutes vos facultés intellectuelles merveilleuses et surtout vous avez gardé le cœur tout jeune, le feu sacré de la Science et la foi dans le progrès continuel des sciences et de l'humanité. C'est ce feu sacré, c'est cette foi inébranlable qui vous a soutenu les forces physiques et qui vous a permis de continuer à travailler au progrès de la Science.

L'homme n'est réellement heureux qu'en travaillant sans relâche. Vous êtes, Monsieur Chevreul, cet homme heureux. Notre vœu, c'est que vous le restiez jusqu'au dernier de vos jours.

Discours de M. le colonel Le Mat,

au nom de l'Institut national de Washington.

Messieurs,

Je manquerais à tous mes devoirs envers le corps savant auquel j'ai l'honneur d'appartenir, si je ne venais unir mes respectueux hommages aux vôtres en cet heureux jour.

Il y a un an, c'étaient des regrets que, du haut de la tribune du Panthéon, je déposais pieusement, au nom de l'Institut national de Washington, sur la tombe du grand poète que vous avez si justement honoré. Aujourd'hui c'est avec bonheur et joie que je viens mêler à la vôtre la grande voix des États-Unis dans ce concert d'hommages si harmonieux à la Science et si glorieux pour la patrie qui célèbre le centenaire de son illustre enfant.

Le dix-huitième siècle a eu son centenaire à Fontenelle, le nôtre à Chevreul.

Messieurs, je suis bien fier de porter à celui qui m'écoute le tribut de reconnaissance des États-Unis qui ont si bien su utiliser la mine si féconde des précieuses découvertes de l'immortel savant en l'honneur duquel nous sommes ici réunis.

M. Bosscha, représentant de la Science hollandaise, et M. Timiriajeff, au nom de l'Académie agricole de Moscou, prononcent des allocutions vivement applaudies.

Ces discours seront publiés ultérieurement.

Discours de M. Ressmann,

MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE REPRÉSENTANT M. L'AMBASSADEUR D'ITALIE.

Messieurs,

En l'absence de l'ambassadeur d'Italie, de M. le général Menabrea, qui eût été heureux de fêter avec vous son illustre ami, le doyen des savants de France, le représentant intérimaire du royaume a eu le grand honneur de s'acquitter dès hier du soin de transmettre à M. Chevreul, au nom du roi d'Italie, le grand cordon de l'ordre de la Couronne, que Sa Majesté, de son propre mouvement, a bien voulu lui conférer comme un gage de son estime et de sa bienveillance particulières.

De son côté, le Ministre royal des Affaires étrangères m'a adressé le télégramme suivant :

« Le Gouvernement du roi, voulant s'associer aux démonstrations de haute estime dont est l'objet M. Chevreul, le savant éminent, le vénérable centenaire dont la France à si juste titre s'honore, vous charge de le représenter à la solennité qui a lieu à cet effet. »

A ces éclatants témoignages du souverain et du gouvernement d'Italie, j'ajoute, Messieurs, qu'à cette heure tous ceux dans mon pays qui connaissent les services rendus au progrès humain par la France, source intarissable de génies féconds et bienfaisants, partagent avec la plus vive sympathie les sentiments exprimés dans cette enceinte pour M. Chevreul, lui adressent le tribut de leur respect et leurs vœux, et, en l'honorant, rendent hommage à la Science française.

Discours de M. Gilbert Govi,

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE NAPLES, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES LYNCÉENS.

Cher et vénéré Maitre,

Voici d'abord un télégramme par lequel M. Trinchese, recteur de l'Université de Naples, me charge de vous faire connaître ses sentiments et ceux de l'Université tout entière :

« L'Université de Naples envoie ses meilleurs souhaits au vénérable M. Chevreul et fait des vœux pour que l'affection fraternelle qui réunit depuis des siècles les savants et les artistes de France et d'Italie demeure toujours inaltérée. »

Permettez ensuite qu'en ma qualité de président de l'Académie des Sciences de Naples, je vous offre, avec ses félicitations et ses souhaits les plus sincères, le diplôme d'associé étranger qu'elle vient de vous décerner à l'unanimité et qu'elle sera heureuse de vous voir agréer.

Enfin, voici ce que vos collègues de l'Académie des *Lincei* (Lyncéens) de Rome m'ont chargé de vous dire et ce que leur président, M. Brioschi, eût été heureux de vous exprimer lui-même si des devoirs impérieux ne l'avaient retenu dans son pays :

« Cher et illustre Collègue,

» L'aînée des Académies s'empresse d'envoyer ses félicitations et ses souhaits au doyen des étudiants du monde, le jour où il achève la centième année de sa glorieuse existence.

» L'Académie des *Lyncéens,* fondée en 1603 par Frédéric Cesi, compta parmi ses premiers associés Galilée qui, par l'emploi du télescope (1609),

par l'invention du microscope composé (1610) et par ses grandes découvertes en Astronomie, en Mécanique, en Physique, parut avoir justifié le titre de l'association.

» Y voir clair dans les phénomènes naturels, n'est-ce pas l'objet de tous ceux qui se vouent à la recherche de la vérité dans l'étude de la nature? C'était pour le leur rappeler constamment que le fondateur de l'Académie des *Lyncéens* lui avait choisi pour emblème le lynx fabuleux, avec cette devise : *Sagacius ista.*

» Par votre entier dévouement à l'étude et au travail, par vos découvertes, par la sagacité dont vous avez toujours fait preuve dans l'application de la méthode expérimentale, vous étiez *Lyncéen,* cher et illustre Collègue, avant même que nous eussions l'honneur de vous inscrire parmi nous.

» Vos premiers travaux datent d'il y a quatre-vingts ans, et, depuis lors, vous ne vous êtes jamais reposé.

» La Chimie théorique vous doit de merveilleux progrès, l'Industrie, d'admirables applications.

» Grâce à vous, la Peinture et la Teinture ont été sérieusement rattachées à la Science. Par la *loi du contraste,* vous avez donné à la coloration une base physiologique, et par vos cercles chromatiques vous vous êtes efforcé de fixer le classement des couleurs.

» Plus fidèle que Descartes et que Bacon à la méthode expérimentale, vous l'avez appliquée avec bonheur aux phénomènes les plus divers, depuis la composition des matières grasses jusqu'aux mouvements mystérieux de la baguette divinatoire, du pendule explorateur et des tables tournantes.

» Historien de la Chimie, vous en avez suivi l'éclosion lente à travers les ténèbres de l'Alchimie, dans les rêveries de Paracelse, de Van Helmont et de Stahl, et l'on a compris, en vous lisant, qu'on ne peut bien écrire l'histoire d'une science que si l'on y est passé maître.

» Tour à tour chimiste, physicien, philosophe, écrivain éminent, vous n'avez jamais cessé d'être bon, aimable, modeste avec tous, et ce sera votre plus belle gloire que de n'avoir jamais été glorieux.

» Quel bonheur c'eût été pour vos collègues les *Lyncéens* de pouvoir vous accueillir et vous fêter dans Rome, au siège même de l'Académie!... Mais ce qui n'est pas arrivé jusqu'ici peut arriver encore. Un de vos illustres confrères a affirmé, dans un livre demeuré célèbre, que l'âge de cent ans n'est que l'âge moyen de l'homme. Il nous est donc toujours permis de

vous attendre, et nous vous disons du fond du cœur : Au revoir, cher et vénéré Maître et Collègue, au revoir pendant une longue suite d'années aussi belles pour vous que ce premier siècle de votre noble existence. »

Discours de M. de Bouteiller,

AU NOM DU CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS ET DU CONSEIL GÉNÉRAL DE LA SEINE.

Cher et vénéré Concitoyen.

Le Conseil municipal et le Conseil général de la Seine, dont je suis ici le modeste représentant, ont tenu à s'associer aux hommages qui vous sont rendus dans cette enceinte.

Ils ne pouvaient oublier que, depuis trois quarts de siècle, Paris a l'honneur de vous posséder, qu'il a été le témoin de vos labeurs et de vos triomphes, que vous n'avez cessé de partager ses épreuves et ses joies, qu'en des circonstances douloureuses, sur lesquelles je ne veux pas insister, vous lui avez donné de nobles et patriotiques exemples, que les droits méconnus de la civilisation trouvèrent en vous un éloquent et implacable défenseur.

Ils ne pouvaient oublier surtout que votre existence tout entière a été consacrée au travail, que les élus d'une cité, grande elle-même par le travail, doivent avoir à cœur d'honorer.

Ce sont là vos titres particuliers à l'affection et à la reconnaissance de Paris. Mais vous en avez d'autres à notre admiration, qui sont et resteront dans la mémoire de tous les Français. Souffrez que je les redise.

Vous êtes, cher et vénéré Concitoyen, l'une des gloires de notre siècle et de notre patrie.

Vous le devez, non pas seulement à vos immortels travaux, à votre méthode pour interroger la nature, qui semble, pour vous, n'avoir plus de secrets, à vos découvertes qui ont révolutionné nombre d'industries ou en ont créé de nouvelles, vous le devez aussi à votre abnégation, à votre antique désintéressement, qui sont comme la marque distinctive de votre génie.

En vous offrant ici le témoignage de notre respectueuse sympathie, je suis sûr de traduire fidèlement les sentiments de la population parisienne pour le grand citoyen, pour l'illustre savant, pour l'homme de bien, qui

a porté si haut et si loin l'honneur du nom français et qui n'a cessé un seul jour de servir la cause de la vérité et du progrès, c'est-à-dire de l'humanité.

Très cher et vénéré Concitoyen, je me félicite d'avoir été choisi par mes collègues pour vous remettre la médaille que le Conseil municipal et le Conseil général ont fait frapper en commémoration de votre glorieux centenaire. Permettez-moi d'y ajouter tous mes vœux pour la continuation de votre belle et verte vieillesse.

Discours de M. Chaumeton,

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION DES ÉTUDIANTS DE FRANCE.

Illustre et vénéré Maitre,

Cher Doyen,

Il nous appartenait entre tous de venir aujourd'hui fêter vos cent ans. Nous ne pouvions manquer, nous, les étudiants, à cette imposante cérémonie, et c'est au nom de la jeunesse française, de cette jeunesse studieuse qui vous admire, que nous nous présentons ici.

Deux ans se sont écoulés depuis le moment où les étudiants de Paris et les délégations des étudiants de province, réunis autour de vous, vous exprimaient leurs sentiments d'affection et de respect.

Le temps a passé, ne nous épargnant pas ses nouvelles atteintes. Vous, Maître, vous êtes resté debout, nous offrant aujourd'hui, comme alors, l'exemple glorieux d'un homme dont s'honorent la science, la patrie et l'humanité.

Homme de science, vous avez par vos admirables découvertes imprimé à l'esprit humain une marche nouvelle : vos inventions ont enrichi des milliers d'hommes. Vous, dédaignant cette opulence que vous avez répandue sur tant d'autres, vous vous êtes contenté de rendre notre existence plus belle et plus douce. Votre vie tout entière honore la France qui vous a vu naître et qui est si justement fière de vous. Aux heures de paix vous l'avez faite glorieuse. Dans ses malheurs votre vaste éloquence s'éleva pour protester contre les cruautés du vainqueur. La science et la patrie vous exaltent, l'humanité vous admire (tous ses membres peuvent considérer en vous le type de l'homme par excellence). Guidé par la justice et la vertu, vous avez parcouru votre longue et glorieuse carrière, et suivre

vos traces doit être l'ambition de tout homme au cœur droit. Maître, à cette heure où tous vous entourent, les étudiants sont heureux plus qu'ils ne peuvent le dire de penser que ces hommages si justes, si éclatants, s'adressent au travailleur infatigable qui de ses innombrables titres n'a voulu avoir que celui de doyen des étudiants.

Discours de M. Nadault de Buffon,

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES HOSPITALIERS SAUVETEURS BRETONS.

Messieurs,

.....Je sais combien grande et noble est l'âme de mon ami Chevreul, combien de bonté et de générosité se lisent sur son visage, et aujourd'hui que je ne puis plus le voir, je suis tout près de verser des larmes à la pensée que je ne puis contempler l'apothéose de celui qui, avec Victor Hugo et Pasteur, est l'honneur de notre siècle.

. . . .

Au nom du grand Buffon, j'adresse mon hommage public au grand Chevreul. L'un a été le génie d'un siècle; l'autre, celui que nous fêtons, a eu la bonne fortune rare d'être le génie de deux siècles.

Discours de M. Dehérain,

PROFESSEUR AU MUSÉUM.

Monsieur et illustre Collègue,

Tous les travailleurs du Muséum apportent leurs hommages à leur doyen vénéré.

L'assemblée des professeurs a chargé celui d'entre eux qui remplit les fonctions de secrétaire de vous offrir ce fascicule de leurs archives, qu'ils vous ont dédié.

En trouvant votre image dans le volume de 1886, le savant qui, dans le silence des bibliothèques, consultera notre recueil, interrompra un moment ses recherches pour songer à votre longue vie entièrement con-

sacrée à la Science. Il comprendra que cet hommage de vos collègues doit être pour lui une force et un exemple.

Ce n'était pas assez. En vous élevant cette admirable statue, la France a voulu rappeler à tous l'éclat de vos découvertes et les bienfaits qui en découlent. Ce suprême honneur rendu au génie suscitera des vocations nouvelles, excitera de jeunes courages à marcher sur les traces du grand homme qui fait aujourd'hui la gloire du Muséum et de la Patrie!

Discours de M. Leroy,

ADJOINT AU MAIRE D'ANGERS.

Vénéré Maitre,

Cher Compatriote,

Des hommes éminents dans toutes les branches de la Science, des Lettres et des Arts, ont retracé en termes éloquents votre vie si bien remplie.

Ils ont rappelé les incomparables services que vous avez rendus à l'humanité tout entière, et tout le monde a applaudi à leurs paroles.

Permettez-moi de venir maintenant, au nom de la vieille cité angevine, votre ville natale, au nom de l'administration municipale d'Angers, que j'ai l'honneur de représenter ici, vous adresser l'expression de la plus profonde et de la plus respectueuse admiration.

En fêtant aujourd'hui votre centenaire, je ne puis oublier que depuis trois siècles votre nom appartient à l'Anjou.

Médecins et chirurgiens distingués, vos ancêtres s'étaient fait dans notre province une réputation déjà grande, et personne chez nous n'ignore avec quel talent Michel Chevreul, votre père, dirigea pendant vingt-cinq ans l'École de Médecine d'Angers.

Béchard, Ollivier, Billard, les deux Bérard, furent ses élèves en même temps que vos contemporains. Notre grand David était aussi votre condisciple à l'École centrale des Arts de notre ville.

Tous se sont illustrés, et l'Anjou sait honorer leur mémoire.

Mais il vous était réservé, cher et vénéré Maître, de leur survivre à tous et de voir vous-même votre nom inscrit près des leurs sur le livre d'or de la ville d'Angers.

Ce nom, vos compatriotes en sont fiers, car il personnifie pour eux une de leurs gloires les plus pures.

Et maintenant, cher et vénéré Compatriote, après ces quelques paroles qui ne sont pas un discours, mais un simple et respectueux hommage rendu à votre nom, permettez-moi de vous exprimer un désir :

C'est celui que nous avons tous, dans notre cité, de vous revoir une fois encore parmi nous.

Ce jour-là, je vous en donne l'assurance, l'union se fera dans tous les cœurs et tous vous crieront avec bonheur :

Vive Chevreul!

M. Parrot, président de l'Académie d'Angers, présente à M. Chevreul les félicitations de cette Académie.

Discours de M. Auguste Vitu,

AU NOM DE LA PRESSE.

Messieurs,

En s'associant aux hommages exceptionnels que la nation rend aujourd'hui à l'un de ses plus illustres enfants, la presse française obéit à ses devoirs comme à ses sympathies. La Science et les Lettres furent de tout temps solidaires, et lorsque dans l'enceinte de ce palais de la nature, créé par le roi Louis XIII et adopté par la Convention nationale, ainsi que M. Chevreul le rappelait avec un si fier à-propos dans une lettre patriotique, qui demeure l'un de ses titres de gloire, lorsque dans cette enceinte, dis-je, on prononce les noms de Fontenelle, de Buffon, de Lacépède, de Daubenton, de Jussieu, de Cuvier, de Geoffroy Saint-Hilaire, de Flourens et de Jean-Baptiste Dumas, on éveille des échos qui vont se répercuter sous les voûtes sonores de l'Académie Française.

La solidarité que j'évoque entre la Science et les Lettres s'affirma d'une façon singulière le jour où la presse périodique apparut en France. Cinq ans après que le Jardin des plantes médicinales, devenu par la suite du temps le Muséum d'Histoire naturelle, eut été fondé par les médecins Hérouard et Guy de la Brosse, la presse périodique fut créée par Théophraste Renaudot, c'est-à-dire par un troisième médecin, que dis-je, par un chi-

miste, qui s'empressa d'adjoindre des alambics à ses bureaux d'abonnement.

La presse scientifique naquit donc à la même heure que la presse politique et littéraire, dont elle ne s'est jamais séparée et dont elle a partagé les destinées sans cesse grandissantes.

A chaque progrès du journalisme, nous avons à enregistrer un développement nouveau de la presse scientifique. En vulgarisant les découvertes innombrables du génie moderne, la presse les a fait pénétrer dans les masses, remplissant ainsi sa mission providentielle, qui est de faire la lumière, sur le passé comme sur le présent et l'avenir. De la lumière ! toujours plus de lumière, telle est la devise commune du savant et du journaliste.

M. Chevreul a travaillé plus longtemps et plus fructueusement qu'aucun autre à cette noble tâche qui consiste à élucider, dans le calme austère du laboratoire, les mystères de la Science, et, par un travail patient et sublime, à déchiffrer les merveilles de Dieu.

On peut dire que la lumière physique et intellectuelle fut la préoccupation dominante du vénérable et infatigable savant dont la statue se dresse aujourd'hui sous nos yeux reconnaissants et attendris. Ses immortelles recherches sur les couleurs, ses découvertes non moins fécondes sur la nature des corps gras ont engendré une foule d'industries et d'applications nouvelles, qui, en enrichissant le patrimoine national, ont renouvelé la condition de l'éclairage domestique, et par conséquent du bien-être de toutes les classes, non seulement en France, mais dans l'univers civilisé; inappréciable conquête, qui fait de M. Chevreul non seulement celui que j'appellerais par excellence *l'ouvrier de la lumière*, mais aussi l'un des bienfaiteurs de l'humanité.

Lorsque la postérité lointaine, qui n'apercevra plus que les sommets de l'histoire, parcourra la chronologie étonnante des siècles écoulés, elle rapprochera notre dix-neuvième siècle, qu'elle appellera le siècle de la vapeur et de l'électricité, de cet étonnant quinzième siècle, son précurseur, le siècle de Christophe Colomb, qui découvrit la moitié du globe terrestre, et de Gutenberg qui ouvrit à l'humanité présente et future un monde bien autrement vaste que celui de Colomb.

Que ces temps si reculés en apparence sont proches en réalité, et qu'est-ce qu'un siècle dans la mesure de l'espace infini!

Il y a quatre cents ans que parut le premier livre imprimé en langue française, et de ces quatre siècles, il a été donné à M. Chevreul d'en vivre

un tout entier. De sorte qu'il suffirait de quatre existences comme la sienne pour rejoindre la courte chaîne qui mène de Christophe Colomb à Fulton, de Gutenberg à Ampère, Arago ou Oerstedt, d'Ambroise Paré à Cuvier, d'Olivier de Serres à Lavoisier, à Gay-Lussac, à Thenard, à Berthelot et à Chevreul!

Le spectacle d'une telle vie est fécond en enseignements. Elle réfute la tristesse décourageante du poète :

Breve et irreparabile tempus omnibus est ævi.

Non, le temps n'est ni court ni irréparable pour l'homme de bien qui, comblé d'années, nous enseigne encore son secret, renfermé tout entier en ces trois mots : la modération, le travail et la vertu.

Je m'arrête, Messieurs; ma tâche sera remplie lorsque j'aurai salué, au nom de la presse, dans la personne du collaborateur assidu du *Journal des Savants*, le doyen des écrivains scientifiques de l'Europe, le doyen des journalistes français, à qui nous pouvons non seulement souhaiter, mais encore prédire de longs jours.

Discours de M. Gerspach,

ADMINISTRATEUR DE LA MANUFACTURE NATIONALE DES GOBELINS.

Très cher et très vénéré Maître,

J'ai l'honneur de vous présenter les hommages du personnel de la Manufacture nationale des Gobelins.

Vous êtes la gloire de notre maison. La date du 1er novembre 1824, jour de votre nomination de Directeur du laboratoire des teintures, restera mémorable dans nos annales. Nulle autre administration dans le monde entier, sauf le Muséum, n'a droit à un tel orgueil. Depuis soixante-deux ans, vous vous consacrez à la Manufacture, vous l'aimez; elle a pour vous, en retour, une affection et un respect filials.

Daignez accepter ce bouquet de fleurs cueillies dans notre jardin. Nos élèves ont demandé à M. le Ministre de vous laisser un souvenir plus durable : ils vous offrent une étude de l'école de tapisserie; ainsi que leurs aînés, ils sont fiers d'avoir grandi sous vos yeux et de mettre en pratique vos enseignements.

J'ai l'honneur aussi de vous adresser les compliments et les vœux du

personnel des Manufactures nationales de Beauvais, de Sèvres et de la Mosaïque.

Discours de M. René Goblet,

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Monsieur,

Après tous les hommages que vous venez de recevoir, permettez qu'à son tour le représentant de l'État vous apporte son tribut d'admiration et de reconnaissance. Votre gloire, que l'étranger saluait tout à l'heure avec une cordialité dont nous lui sommes profondément reconnaissants, votre gloire n'est pas à vous seul. Elle est à la France qui s'incline aujourd'hui tout entière devant vous sans distinction d'opinions ni de partis ; car c'est le privilège légitime d'une existence comme la vôtre de n'avoir pas de détracteurs et d'unir au contraire les contemporains eux-mêmes dans un sentiment de respect unanime.

Je dois aux fonctions que j'exerce d'être ici l'interprète de cet heureux accord.

Quelle que soit en effet la diversité des services que vous avez rendus à l'industrie, à l'art, à l'agriculture, le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts avait plus que tout autre le droit de vous revendiquer. Vous lui appartenez à tant de titres, par le professorat dans nos lycées et à l'École Polytechnique, par le Collège de France, par les Gobelins et par le Muséum !

Mais le Muséum est votre vraie maison. Vous y êtes entré il y a trois quarts de siècle, pour y continuer la tradition de tant de savants de tous ordres qui l'ont illustré, et vous en avez fait le foyer de vos infatigables recherches, de ces inventions et de ces travaux dont on vient de rappeler l'innombrable nomenclature. C'est ici qu'à travers les événements et les révolutions, et jusqu'au milieu des calamités de la guerre étrangère et de la guerre civile, vous avez poursuivi avec la sérénité d'un sage et la fermeté d'un patriote votre œuvre de paix et de civilisation. C'est ici que votre nom doit être conservé et qu'il convenait d'élever la statue où le maître habile qu'inspire aussi son affection pour vous a su si heureusement faire revivre votre image.

Vous nous appartenez encore, Monsieur, par un autre titre dont votre